

Rentrée littéraire. Il était une fois Motor city

25 août 2015 | Par [Christine Marcandier](#) – Mediapart

« *La forme d'une ville/Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel* », écrivait Baudelaire face au Paris moderne. C'est une disparition qu'observent dans deux livres Thomas B. Reverdy et Alexandre Friederich, celle de Detroit, incarnation urbaine d'une « *apocalypse lente* » et parabole : « *l'occasion troublante, normalement impensable, de contempler les ruines de notre propre civilisation.* »

« *Je n'ai pas mis très longtemps à choisir la région qui servirait de décor à mon livre et notamment la ville de Detroit, dans le Michigan, qui est une vraie ville internationale, une ville remplie d'asphalte et de métal rouillé, une ville avec des gratte-ciel, des avenues qui n'en finissent pas et toutes ces choses qu'on trouve dans n'importe quelle ville américaine comme New York ou justement Detroit qui est une ville aussi moderne que New York ou Los Angeles, en tout cas aussi riche d'un point de vue romanesque – beaucoup plus pauvre en vérité depuis son déclin industriel mais la ville parfaite, ai-je supposé, pour placer le décor d'un roman* », écrivait Tanguy Viel dans [La Disparition de Jim Sullivan](#) (Minuit, 2013), plaçant son intrigue dans cette « *ville pleine de promesses et de surfaces vitrées* », après l'avoir fantasmée, sans s'y rendre.

Même rapport au réel pour Thomas B. Reverdy qui a rêvé Detroit autour d'un livre de photographies, signé Yves Marchand et Romain Meffre, [Les Ruines de Detroit](#), et ne s'y est rendu qu'une fois l'écriture de *Il était une ville* achevée. Quant à Alexandre Friederich, qui écrit également sur Detroit, il dit vouloir y « *passer des milliers d'heures afin de savoir si cette ville n'est pas notre avenir* » et y composer « *un Traité de la disparition* » qui devient un roman urbain, une flânerie, une histoire romancée de cet espace propre à faire naître la fiction.



© Thomas Cantaloube

Alexandre Friederich et Thomas B. Reverdy font de Detroit non seulement un cadre mais le personnage même de leurs deux derniers livres, *Fordetroit* et *Il était une ville*. Ils plongent dans le déclin de l'un des lieux les plus emblématiques de notre modernité, en ce qu'il est un symptôme. « *Il y a quelque chose de plus, quelque chose de spécial ici. Le parfum de la Catastrophe est dans l'air* », « *on a l'impression par ici que ce qui se passe est une vision dérangeante, une des images de l'avenir. Et cependant, la vie continue* » (Reverdy), « *Detroit est notre avenir !* » (Friederich).

Il était une ville se déroule en 2008, année charnière, celle de la crise des banques d'investissement, des bourses et de l'économie mondiale, celle, pour Detroit, de la faillite de l'industrie automobile qui avait fait sa richesse et sa gloire. *Fordetroit*, titre Alexandre Friederich : le néologisme unit intimement une marque de voiture et le nom de la ville, mais fait aussi signe vers un système, incarné par deux hommes : Ford pour Friederich et Taylor, dès l'épigraphe de *Il était une ville* : « *Certes, ce Taylor était le plus génial des anciens. Il est vrai, malgré tout, qu'il n'a pas su penser son idée jusqu'au bout et étendre son système à toute la vie.* »

La phrase signée Eugène Zamiatine qui ouvre *Il était une ville* est reprise dans ses dernières lignes, matérialisation d'un cercle vicieux : tout procède d'un même système, la contre-utopie pensée par Taylor : il ne s'agissait pas seulement pour lui d'organiser le travail à la chaîne mais de régir le quotidien des travailleurs, la forme même de la ville dans laquelle ils évolueraient. Et le déclin de Detroit signe la faillite de ce système, qui

se délite comme une tornade. « Les gens perdent leur boulot, déménagent, dans le meilleur des cas ils suivent leur entreprise. La plupart des vieux travaillaient dans l'automobile, et la plupart des jeunes dans l'immobilier. Alors le vent froid les emporte. La voiture et la maison. C'est tout le XX^e siècle qui fiche le camp comme un courant d'air. »



Henry Ford © DR

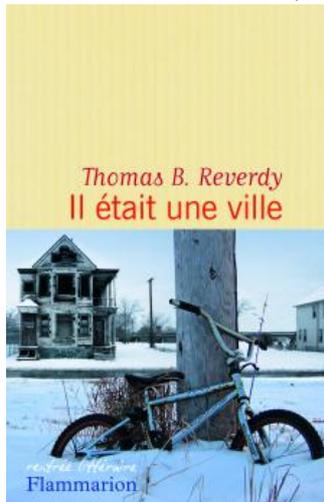
En ouverture de *Fordetroit*, une citation de Peter Mettler (*The End of Time*), pose le même constat : « C'est ici que Ford perfectionna les chaînes d'assemblage. Il versait un salaire élevé afin que les ouvriers s'achètent les voitures qu'ils construisaient. Et le temps devint de l'argent. » Ford a pensé un monde, l'a développé, Detroit a été son laboratoire, peu à peu étendu au reste de la planète.

« D'une façon ou d'une autre, tous les mystères de la ville, sa genèse, sa puissance, sa déroute, tiennent à l'aventure fabuleuse de cet homme, Henry Ford. Un caractère contradictoire marqué de légendes. À l'été 1903, il rachète un hangar à fiacres et fait livrer son caoutchouc du Congo belge. Il travaille des moteurs, boulonne des châssis, moule des pneus. Cinq ans passent. Un jour d'août, la Ford T, première voiture de série, envahit le monde. Le regard des peuples se tourne vers Detroit. L'épopée commence. L'Amérique a trouvé son saint. De l'autre côté de l'Atlantique, Hitler accroche le portrait de l'entrepreneur dans son bureau. Cinquante ans plus tôt, Marx a écrit son œuvre maîtresse : *Le Capital*. La doctrine inspire les ouvriers des usines automobiles. Des grèves éclatent à Hamtramck et à l'usine Packard. Ainsi Ford n'est pas seulement au cœur du destin de Detroit qu'il façonne, domine, transforme et manipule, il est au cœur de l'histoire de notre ère industrielle, de son apogée à sa décadence. »

Reverdy l'écrit, comme en écho, « ce qui était admirable dans le "système de Taylor" promu par l'Entreprise, c'était sa perfectibilité infinie. À la manière d'un exploit sportif sans cesse à améliorer, il y avait toujours un après. Le record établi n'était que le nouveau score à battre. Le système générait son propre espoir comme une machine à fabriquer du paradis à portée de main ». Jusqu'au moment où le système s'enraye.



«C'est Detroit, mon pote. Un putain de terrain vague»



Du *Nous autres* (1920) de Zamiatine cité en exergue, Thomas B. Reverdy a gardé un prénom (Eugène) et surtout l'Intégral, qui n'est plus un vaisseau spatial mais « *une sorte d'aboutissement du système de Taylor* », la « *plateforme ultime* », « *une structure de véhicule, une sorte de matrice qui contient le dénominateur commun d'une série de voitures. Celle-ci devait pouvoir se décliner en une douzaine de modèles différents, du coupé au pick-up, serait produite en même temps sur trois continents, pour des dizaines de pays où elle prendrait des formes et des noms adaptés à tout un tas de spécifications culturelles préalablement décortiquées* ».

Eugène arrive à Detroit « *en septembre 2008, à la veille de la crise* », chargé par l'Entreprise de mettre en place l'Intégral. L'ingénieur français découvre une ville en faillite, terrains en friche, maisons à l'abandon, « *une masse inquiétante de géants endormis de pierre et d'ombre* ».

« *Bien sûr, il avait déjà entendu parler du déclin de Motor City* », mais il va vivre la crise de l'intérieur, comprenant rapidement que le projet automobile pour lequel on l'a fait venir n'est qu'un leurre, une ultime spéculation. Traverser la ville lui donne « *le sentiment de contempler un paysage qui tenait à la fois du film catastrophe, du cauchemar et de la science-fiction* ».

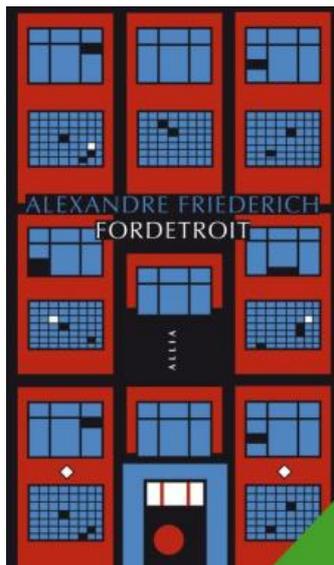
La ville se déploie à travers plusieurs focales romanesques, comme de « *petits points* » qui finissent par tisser « *un motif* » : Eugène, son travail qui n'a plus de sens, son amour naissant pour Candice, « *la fille au rire brillant et rouge* » ; le lieutenant Brown qui enquête sur des disparitions d'enfants, même si le maire comme la presse se désintéressent des dossiers du Precinct 13 ; Charlie, douze ans, qui part justement dans la Zone, sa grand-mère Georgia qui le cherche en vain. Ces destins juxtaposés, parfois en écho, figurent le « *temps qui s'est écoulé différemment pour chacun, sur des lignes comme parallèles du même univers. À chaque seconde, autour de nous, des destins se jouent sur des rythmes qui s'ignorent, en aveugle les uns des autres* ». Tout dit « *la Catastrophe* », la ville en crise, sa déliquescence et sa beauté dangereuse, ses « *quartiers entiers transformés en un nouveau Far West* ».



© Thomas Cantaloube

« *Il faut croire que la vie parfois est comme un roman, elle a besoin d'un inconnu pour la raconter* » : on retrouve dans *Il était une ville* la fascination de Thomas B. Reverdy pour les disparitions, sa manière de lier

crises collectives et intimes et ce roman pourrait être le dernier volet d'un triptyque centré sur « l'après » : les lendemains du 11-Septembre dans *L'Envers du monde* (2010), le Japon post-Fukushima dans *Les Évaporés* (2013). Avec *Il était une ville*, il explore la crise de l'american way of life dans un Detroit décimé par la crise des subprimes et sa nécessaire reconstruction à venir : « C'est la devise de la ville après tout. Speramus meliora, cineribus resurget – "nous espérons des jours meilleurs et qu'elle resurgisse de ses cendres". » « C'est un tel terrain pour tout recommencer, Detroit, le monde qu'il nous ont laissé », un tel terrain romanesque. *Speramus meliora, cineribus resurget* : la devise de Detroit figure également dans *Fordetroit*, page 43. Elle semble le ressort même de cette ville, détruite par plusieurs incendies au cours du XIX^e siècle, toujours reconstruite ; une ville contradictoire, liée à notre passé industriel, à un système économique qui a montré ses dysfonctionnements fondamentaux, mais aussi à notre avenir. Dire Detroit au présent, c'est fouiller ces strates temporelles, retrouver un feuilleté de notre époque – le travail à la chaîne, l'automobile reine, mais aussi les grèves, les émeutes, la ségrégation raciale avec le partage ghettoïsé ville/banlieues : « Cela me renvoie à la vie sur Saturne : un centre déshérité, dur et noir, un anneau de communautés blanches. »



Fordetroit est tout sauf un livre d'histoire ou un guide de voyage urbain : sous les yeux d'un Français qui s'est installé dans une maison de briques donnant sur Virginia Park, « à côté de l'hôpital de l'Espoir » (mais aussi non loin d'une autoroute à huit voies) et « circule au hasard », c'est un recueil de choses vues qui se compose par notes et fragments, un carnet de rencontres, une dérive qui refuse l'attraction désastre que représente Detroit pour bien des touristes désormais. « Ces curieux viennent de l'étranger faire moisson d'images. Bicoques affaissées, électricité coupée, robinets à sec, chiendent grondant, rien ne leur échappe. » Eux viennent constater la ruine, se rassurer (« le Vieux Continent tient la secousse »).

Le narrateur d'Alexandre Friederich est lui convaincu que si l'avenir « se trouve quelque part », « c'est à Detroit. L'avenir est là où on le pense », où on le reconstruit, avec ces potagers en pleine ville, l'art qui reprend possession du lieu. « À me balader dans Detroit pour mesurer à l'aune de ce corps d'industries effondrées nos possibilités de rebond, je pressens que l'art est la seule issue. »

Certes, Detroit est un « univers en effondrement », « un lieu de désordre » et il faut dire meurtres, pillages et incendies, mais le réel est bien plus complexe que ce seul constat alarmiste. Detroit, par sa situation géographique, est un écart : au bord du Canada et « dans la direction opposée il y a toute l'Amérique ». C'est un bout du monde, à la fois « une forme de quintessence » de l'Amérique et un « refuge hors du temps » : « Detroit est une ville étrangère. Elle est vaste, dure et déserte. Incompréhensible. Imprenable. Un pays-machine. »

Arpenter Detroit revient alors à repérer le maillage discret d'un après. Alexandre Friederich est de ces écrivains du lieu, trouvant dans les mutations géographiques un réseau de significations et de possibles, comme il l'avait fait dans *Easy Jet*. Detroit est l'un de ces espaces-laboratoire, une Babel, à l'image de la plus grande librairie du monde que le narrateur découvre dans une zone : là, selon une classification décimale, par matières et sections, des milliers et des milliers de livres, dont celui qu'achète le narrateur et qui pourrait être le modèle de *Fordetroit*, un livre de José Cabanis, « un auteur que j'aime, un homme qui mêle vie et fiction » : les *Cartes du temps*.

- **Thomas B. Reverdy, *Il était une ville*, Flammarion, 270 p., 19 € (14,99 € en numérique)**
- **Alexandre Friederich, *Fordetroit*, Allia, 128 p., 6,50 € (4,49 € en numérique)**